

Filippo Focardi, L'Italie, alliée ou victime de l'Allemagne nazie?, Bruxelles (Les éditions de l'université de Bruxelles) 2014, 238 p. (Histoire, conflits, mondialisation), ISBN 978-2-8004-1568-0, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Camille Mahé, Paris

Souhaitant s'émanciper des grilles de lecture traditionnelles de la mémoire italienne de la Seconde Guerre mondiale, Filippo Focardi cherche à en renouveler l'analyse en élargissant l'horizon et en redonnant toute sa place au facteur international. En effet, selon lui, l'étanchéité persistante entre l'histoire contemporaine et les relations internationales sont regrettables car elle a limité la compréhension de la construction mémorielle. Or, l'élaboration du discours et par conséquent de la mémoire du second conflit mondial, est largement influencée par les acteurs extérieurs à la péninsule. Il dépend entre autres des choix des Alliés et du sort des autres pays européens au moment des traités de paix, ce que l'auteur entend démontrer dans l'ouvrage.

Dès l'introduction, Focardi s'inscrit dans les pas de Tony Judt, pour qui la Seconde Guerre mondiale a laissé un «héritage maudit» sur le Vieux Continent¹. Le rejet de la responsabilité du conflit sur l'Allemagne et l'exaltation du mythe de la Résistance ont en effet constitué deux piliers sur lesquels se sont appuyés les pays européens pour élaborer une mémoire déformée et partielle de leur participation au conflit. Face à cela, l'auteur cherche dans cet ouvrage à «reconstruire le parcours spécifique de l'élaboration du grand récit» (p. 5) de la guerre, plus particulièrement pour le cas de l'Italie. Il souhaite en dévoiler «les origines, les motivations, les modalités et les contenus» (p. 5). Pour ce faire, Focardi s'appuie sur des sources principalement issues du monde des médias ou des acteurs politiques et militaires d'horizons divers – tant Italiens qu'Alliés, tant d'obédience monarchiste qu'antifasciste – des années 1940. Les nombreux discours, tracts, brochures, articles de presse, mémoires, journaux intimes rendent ainsi le propos particulièrement incarné.

Focardi commence sa réflexion par une étude de la propagande alliée, à savoir américaine, britannique et russe, dans les mois qui précédèrent puis suivirent l'Armistice de septembre 1943. Il souligne que les voix à l'unisson des Alliés, dénonçant Mussolini et disculpant le peuple italien, ont créé une base argumentative sur laquelle s'est largement appuyée la nouvelle Italie «démocratique et antifasciste» (ch. 1). À l'intérieur des frontières, en parallèle, trois discours se faisaient face – celui de l'Italie fasciste de Salò, de l'Italie monarchiste de Badoglio et de l'Italie antifasciste – chacun accusant le camp adverse de trahison contre la nation (ch. 2). Cependant, les deux dernières se sont progressivement rejointes. Elles ont en effet toutes deux défendu deux grandes idées: d'une part la dissociation entre le peuple italien et le fascisme pour ôter au premier toute responsabilité dans la guerre, et d'autre part, l'invocation de la tradition du *Risorgimento* afin de le pousser à y replonger, cette fois-ci contre son ancien allié allemand (ch. 3).

La guerre finie, le gouvernement et l'ensemble de la classe politique

1 Tony Judt, *The Past Is Another Country. Myth and Memory in Postwar Europe*, dans: István Deák, Jan T. Gross, Tony Judt (dir.), *The Politics of Retribution in Europe. World War II and Its Aftermath*, Princeton, NJ 2000.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

cherchèrent activement à réhabiliter le peuple italien sur la scène internationale afin d'obtenir les conditions de paix les plus favorables. Monarchistes et antifascistes échouèrent pourtant et ne purent empêcher que les Italiens ne soient considérés comme autre chose que comme »cobelligérants« (ch. 4). L'effort de réhabilitation contribua néanmoins à la perpétuation et au renforcement des discours de la première moitié des années 1940 en favorisant la création de deux images radicalement opposées: celle d'un soldat Italien naturellement généreux, bon, victime de Mussolini et de l'Allemagne nazie, notamment lors des douloureuses batailles d'El Alamein et du Don en Russie (ch. 5 et 6). En miroir, tant les milieux politiques qu'artistiques contribuèrent à créer un »stéréotype négatif et apocalyptique d'un Allemand«, pour reprendre comme l'auteur l'expression de Jens Petersen, dont les traits, les gestes et les sons furent animalisés et déshumanisés (ch. 7).

Les deux derniers chapitres sont à bien des égards les plus stimulants, car ils intègrent des acteurs plus divers que ceux issus du milieu politique ou militaire, de même qu'ils évoquent plus clairement l'opinion publique et la réception par la société italienne des discours construits. S'il y eut quelques débats, celle-ci fut unanime pour accuser l'Allemagne et se positionner en victime, particulièrement lors des grands procès comme ceux de Nuremberg. Ils montrent ainsi à quel point cette mémoire directe et créée de toutes pièces fut largement acceptée, mais surtout influença les autres mémoires, comme celle du fascisme ou des colonies. Surtout, Forcardi rappelle ici à quel point cette mémoire est toujours vivace, de même que les silences et les oublis, notamment les crimes de guerre italiens en Yougoslavie et en Grèce. L'appel final lancé à l'Italie en citant l'Allemagne qui a su faire face à son passé révèle la force potentielle de l'histoire selon lui: celle de pouvoir rétablir la vérité, et par là même de rendre justice bien des années plus tard, car l'Italie n'a que trop peu jugé ses criminels pourtant connus.

Ainsi, cet ouvrage nous permet de mieux comprendre les ressorts de construction de la mémoire italienne du conflit, et par conséquent, la construction de sa propre identité. Le lecteur reste toutefois frustré, dans la mesure où Forcardi ne traite que d'une période très courte, sans trop développer sur les débats d'historiens et les conflits qui animèrent le monde scientifique dans les années 1960 et 1970, notamment pour la mémoire du fascisme, inévitablement liée à la mémoire du conflit. De même, si le cas de l'Italie est certes spécifique, la référence aux travaux de Tony Judt laissait à penser qu'il apporterait quelques éléments de comparaison avec d'autres pays européens. Des parallèles, même brefs, avec les discours mémoriels voisins – nous pensons notamment au cas de la France où l'image d'un pays victime de l'Allemagne nazie et le mythe résistancialiste² eurent un poids considérable – auraient contribué à stimuler un peu plus le lecteur. L'historien prend donc effectivement de la hauteur en intégrant les enjeux internationaux à son étude, mais un élargissement des perspectives au niveau international et spatial auraient renforcé un peu plus l'adhésion à l'argumentaire de l'ouvrage.

19.–21. Jahrhundert –
Époque contemporaine

DOI:
10.11588/frrec.2017.3.41502

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

2 Voir notamment les travaux de [Henry Rousso, Le Syndrome de Vichy. De 1944 à nos jours, Paris 21990](#); [Éric Conan, Vichy, un passé qui ne passe pas, Paris 1994](#).